

HEROIQUE NEUTRALITÉ

La République suisse a célébré cette année sa fête nationale avec un enthousiasme qu'explique son extraordinaire situation entre quatre belligérants qui l'enveloppent de toutes parts. « Ile de pensées pacifiques, qui voit rugir autour d'elle une mer de sang et de feu », a dit son président, M. Motta, dans le récent discours du 1^{er} août à Bellinzona. Ce Tessinois, d'origine italienne, qui sait bien quel retentissement doit avoir dans son canton natal le bruit de la campagne de Trieste et du Trentin, l'appel presque irrésistible de la race, a voulu donner une leçon de loyalisme à ses compatriotes.

Son langage de chef d'un Etat neutre, mais qui conserve jalousement son indépendance, n'est pas banal : il a même une portée qui dépasse les modestes frontières de la Suisse et sa morale civique est de celles qui honoreront un plus grand pays :

Aimons notre armée ; elle est en même temps le laboratoire de la démocratie et l'école de l'abnégation. Ne nous abandonnons pas à d'imprudentes illusions : les défenses les plus efficaces de notre indépendance sont nos fusils et nos épées. La nation doit se fondre dans l'armée comme dans un creuset ; poussons la jeunesse la plus forte et la plus cultivée du Tessin à embrasser la carrière militaire et à conquérir les grades, afin que le commandement des troupes tessinoises soit confié dans la mesure du raisonnable et du possible à des citoyens tessinois ; mais abstenez-vous de toute parole qui mette en discussion la discipline de nos milices, car la vraie discipline étant sans conditions, ne tolère pas les distinctions de classes et de races. Si l'école élémentaire et l'école moyenne sont destinées à exprimer et à cultiver le génie particulier et les vertus natives de chaque peuple confédéré, l'armée veut être au contraire l'expression la plus solennelle de l'unité helvétique.

Le président Motta est profondément nourri de la doctrine nationale et militaire, qui rend les milices suisses si dévouées, si attachées même aux ennuis et aux corvées du métier militaire, qui assure aussi leur cohésion redoutable et forme ainsi le meilleur rempart de poitrines humaines contre toutes les agressions du dehors. La Suisse n'a jamais admis que sa faiblesse numérique pût être un encouragement à la résignation, une excuse à l'abandon de ceux qui disent trop vite : « A quoi bon ! » Du reste, la fierté de la politique helvétique, n'admet aucun dissentiment sur un point très délicat, celui de la neutralité dont elle n'oublie pas qu'elle a la garde, mais sachant aussi qu'elle à son tour serait bien mal gardée, si elle se fiait entièrement à la protection des puissances, à la vertu des traités.

Avant le conflit de 1914, la thèse vraiment originale et féconde qui distingue la neutralité suisse de toutes les autres, a été supérieurement exposée par Benjamin Vallotton, un littérateur vaudois venu de l'étranger à Yverden, comme sergent de carabiniers, pour faire en bon soldat son service militaire. L'allocution suivante qu'il adressait après une cérémonie religieuse à ses camarades, traduit excellemment l'idée qui a soutenu le gouvernement fédéral, quand il demandait sans cesse de nouveaux efforts d'argent et de temps aux citoyens, pour augmenter la puissance de l'armée :

Il est vrai que de bons esprits ajoutent : mais pourquoi une armée, puisque nous sommes un pays neutre ?

Notre neutralité est sans doute une belle et bonne chose. Nous désirons ardemment la maintenir. Mais nous n'accordons au traité qui l'a consacrée qu'une confiance polie, je veux dire relative. Car les traités sont faits pour être déchirés. Un prétexte y suffit. Et les diplomates ont si souvent montré, à l'endroit de la parole donnée, qu'ils avaient la mémoire courte et, d'autre part, qu'il y a plusieurs manières de lire et d'interpréter un texte, que nous avons d'essentielles raisons de nous méfier. Et nous avons choisi une solution que je crois bonne et que voici : oui, certainement, nous sommes neutres, mais pour faire respecter cette neutralité nous saurions mettre en ligne 200.000 fusils... Cet argument est un peu brutal, mais, par le temps qui court, hélas, c'est le seul qui ait une valeur persuasive.

N'oublions pas qu'une Suisse faible, désarmée, est une Suisse livrée à l'étranger ; que sous Napoléon le Grand, pour avoir affronté la lutte désunie, divisée, elle est devenue le champ de bataille des armées européennes, que nos villages ont été incendiés, nos villes et nos campagnes affamées et ravagées, nos hommes enrôlés de force dans l'armée du vainqueur.

N'oublions pas qu'en 1871, il y a trente-six ans, c'est donc hier, sans ses soldats, la Suisse était envahie par deux armées, l'une poursuivie et l'autre poursuivante et que nous aurions connu toutes les horreurs des batailles, sans que nous puissions prévoir tout ce qui en serait résulté...

Et qui nous affirme, à notre époque nerveuse et troublée, où il suffirait d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres, que demain, nous n'ayons à faire face à la même situation, peut-être plus difficile, plus pénible encore ?... Par suite du jeu de leurs alliances, il pourrait arriver, plus tôt que nous ne pensons, peut-être, que tous les grands Etats qui nous entourent soient aux prises et que la petite Suisse se trouve alors comme un flot perdu au milieu d'une mer en furie.

Y a-t-il chez nous un homme de bon sens qui puisse croire qu'il suffirait alors de

mettre, de distance en distance, sur notre frontière, et bien en évidence, des écriteaux portant : Pays neutre ! défense de passer !.. pour que cette exhortation véhémement soit obéie ?... Non. Derrière ces écriteaux on voit, mais pas aux résolutions suprêmes, nos quatre corps d'armée et en particulier ce bataillon de carabiniers vaudois, ne pensez-vous pas, vraiment, que la défense de passer prendrait toute sa signification et toute sa valeur ?

On dit encore : A quoi nous maintenir notre armée ? En cas d'attaque contre nous, l'Europe presque entière se lèverait en notre faveur.

Ici, mon scepticisme redouble. 300.000 Arméniens ont été égorgés : l'Europe est demeurée impassible. La Grèce, un pays plus petit que le nôtre, a été écrasée par les Turcs : l'Europe est demeurée impassible, ou n'a agi que dans la mesure de ses intérêts. Les Boers, après une lutte héroïque de deux ans, qui suscita l'admiration du monde entier, ont succombé, seuls, jusqu'au bout. Et longtemps encore il en sera ainsi. N'y a-t-il pas, en Europe, des peuples soumis contre leur gré, et qui souffrent en silence, et qui espèrent en silence ? Qui donc s'occupe d'eux ?... L'heure viendra, sans doute, où le fait d'attenter à la conscience patriotique d'un peuple sera regardé comme un abominable attentat, où l'on cessera de disposer de populations entières comme de troupeaux, mais nous n'en sommes point encore là.

Nous devons, nous qui nous sommes livrés pour venir au secours de la neutralité belge violée, féliciter l'admirable esprit qui a sauvé la Suisse de plus d'un péril, de plus d'une tentation. Nous sommes les premiers intéressés à ce que rien n'ébranle l'union de nos voisins et amis, à ce qu'aucune influence suspecte ne se glisse au milieu d'eux pour prêcher le désarmement ou la diminution de la personnalité nationale. L'exemple qu'ils offrent en ce moment est aussi digne d'éloges que consolant : regrettons seulement de n'avoir pas toujours, nous et nos alliés belges, pensé et agi comme eux.

ERNEST JUDET.